

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1874)**

Heft 31

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182853>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dictionnaires que l'on consulte. Nous avons compté ces mots dans un petit dictionnaire français, afin de savoir combien il s'en trouvait commençant par chacune des 24 lettres de l'alphabet. Le nombre total des mots a été trouvé de 33,690, et la collection que nous avons formée des noms de famille de la Suisse romande s'élève à plus de 30,000. »

M. Piccard a ramené ce nombre de 33,690 mots de la langue française à celui de 10,000, en faisant subir une réduction proportionnelle dans chaque lettre, dans le but d'obtenir un nombre décimal pour servir de comparaison avec les noms de famille ramenés à 10,000.

« De ce travail, nous dit l'auteur, il résulte :

1° Que pour la lettre N les mots français et les noms de famille sont dans la même proportion, ainsi que pour la lettre R ; viennent ensuite les lettres F, D, H, P, où les différences sont peu sensibles ;

2° Que la lettre X, dans les noms de famille, est la moins employée, puisque sur 30,000, cette lettre ne se trouve qu'une seule fois ;

3° Que la lettre K est dix fois plus employée dans les noms de famille que dans les mots français, ce qui tient à l'introduction de l'élément germain qui augmente les familles romandes dans cette lettre, ainsi que dans la lettre Z, mais dans une proportion bien moindre ;

4° Que la lettre E est près de cinq fois moins usitée dans les noms de famille que dans les mots français ;

5° Enfin, que la lettre Y est plus fréquente dans les noms de famille que dans les mots français. »

Ces recherches ont fait l'objet d'un tableau comparatif que nous regrettons de ne pouvoir publier, faute de place.

Morcles.

A l'extrémité orientale du canton, tout près du Valais, dominé par des cimes orgueilleuses, s'étage le joli hameau de Morcles. Ce n'est point un de ces séjours alpestres célèbres et fréquentés, rendez-vous du monde élégant, où une mise distinguée est de rigueur, où l'on rencontre à chaque pas robes à falbalas et habits à la française ; il y règne encore un aimable sans-gêne, qui s'accommode parfaitement de l'air pur des montagnes et de leurs sauvages beautés. Quelques chalets, bien simples et bien rustiques, offrent une hospitalité peu coûteuse aux santés délabrées par de longs travaux, aux bourses mal garnies. Mais patience, la civilisation marche ; elle pénétrera à Morcles comme partout ailleurs.

Qu'il d'antre peut avoir eu l'idée de s'établir dans ce coin reculé, sur la moraine d'un glacier aujourd'hui disparu ? On l'ignore ; les plus audacieux parlent des Sarrasins, taillés en pièces par Charles-Martel, et dont quelques bandes cherchèrent, dit-on, un refuge au sein de nos Alpes. Le fait est qu'on n'en sait rien, et qu'il n'existe pas de document relatif à la fondation de Morcles.

Aimez-vous embrasser d'un coup d'œil un immense panorama, allez, à quinze minutes de Morcles, sur le rocher de Dailly ; vous n'aurez que l'embarras du choix ; à l'occident, la plaine du Rhône, ses champs fertiles, le ruban du fleuve, les Alpes vaudoises, celles de la Savoie, et, au fond, le lac, semblable à une vapeur bleuâtre ; à l'orient, les gorges du Trient, Pissevache, les glaciers et le mont Catogne qui ferme la scène ; au sud, immédiatement au-dessous de vous, les bains de Lavey, le Rhône impétueux, puis la Dent du Midi, avec ses contreforts déchirés et sa pointe hardie ; au nord, Morcles et la montagne du même nom, rocher aride, à deux cimes, abrupte et ravagé, sillonné d'arêtes et de crevasses. Qu'elle est belle cette nature alpestre, lorsqu'un soleil d'été fait resplendir la pierre comme un lingot d'or qui étincelle par-dessus le verdure des bois ! Combien elle nous montre la grandeur de l'intelligence qui a présidé aux antiques convulsions du globe et l'a ciselé avec amour jusque dans les plus infimes détails !

Redescendons au hameau ; ici le cadre est plus restreint ; deux forêts enserrant la vallée, au fond de laquelle on entend bruire un torrent, dont la voix se mêle aux plaintes des mélèzes doucement agités par la bise. Au loin brillent le glacier du Trient et les nombreuses aiguilles qui le couronnent ; plus près, les pentes verdoyantes au-dessus desquelles la Dent du Midi semble menacer le ciel. Ce tableau est limité, sans doute, mais il repose les yeux fatigués d'une perspective infinie ; mais, suivant les jeux de la lumière, il présente une multitude d'aspects et change comme le décor d'une féerie.

A ces mérites, d'un ordre supérieur, Morcles joint encore d'autres avantages qui ne sont point à dédaigner. Situé à proximité du chemin de fer (à deux lieues et demie de Saint-Maurice), ce charmant séjour semble destiné à ceux qui n'ont que peu de temps ou d'argent à dépenser. De Morcles, on peut, en outre, faire quantité de courses plus ou moins pénibles, cela va sans dire, mais toutes intéressantes. L'artiste y trouvera des paysages variés ; le touriste, des points de vue de toute espèce ; le savant, des mystères à chaque pas. Espérons que cette simple notice, abrégée et incomplète, engagera nos concitoyens à visiter la paisible vallée de Morcles, et à goûter des jouissances pures et nobles dans la contemplation des merveilles que le Tout-Puissant a placées à notre portée, et que souvent nous négligeons, faute de les connaître.

J. B.

L'ancienne forteresse de la Bastille a toujours été, pour le peuple de Paris, l'emblème menaçant de l'arbitraire et de l'oppression ; elle rappelait les lettres de cachet prodiguées par des ministres impitoyables ou des favoris insolents ; les souffrances d'une foule de prisonniers enterrés vivants dans cette sombre enceinte, coupables d'avoir parlé lé-

gèrement d'une maîtresse ou d'un valet du roi. Voilà pourquoi ce peuple inaugura le nouveau droit des nations en assiégeant la Bastille le 14 juillet 1789.

On comprend, dès lors, que la mémoire de cet événement ait toujours été chère aux patriotes français, à tous les cœurs républicains, et que son anniversaire agisse puissamment sur l'esprit de ceux qui désirent voir la France vraiment républicaine et libre. Nous ne pouvons nous empêcher de reproduire les lignes suivantes adressées par un correspondant de Paris au journal le *Progrès* : elles nous paraissent vraiment remarquables par la concision, l'énergie du style et l'élan passionné des sentiments qui les ont inspirées.

14 juillet 1789! — Il y a aujourd'hui 85 ans, le peuple, vengeant le passé et préparant l'avenir, prenait d'assaut la Bastille. Inclignons-nous et saluons la mémoire de nos pères. Ils furent grands ces va-nu-pieds qui déclarèrent la guerre aux couronnes; ils furent superbes ces meurt-de-faim qui jetèrent au sillon creusé par leurs mains robustes, la semence de l'émancipation universelle; ils furent sublimes ces prolétaires qui moururent pour la Liberté de tous; elle fut grande, superbe et sublime cette canaille qui, désarmée et demi-nue, se ruait sur les murailles de l'épouvantable forteresse et leur donnait un assaut victorieux, malgré les canons, les mousquets, les ponts-levis et les chaînes, malgré les prétoriens et les mercenaires. La chute de la célèbre prison d'Etat eut un long retentissement dans les consciences humaines. Les monarques sentirent leurs trônes chanceler sous eux et les peuples acclamèrent l'aurore radieuse de la Justice et de l'Egalité. Cette victoire de la plèbe fut la ligne de démarcation tracée par le Progrès entre les bassesses, l'esclavage, l'ignorance, les superstitions des siècles écoulés, et les grandeurs, la science, la lumière, la liberté des siècles futurs. Et l'on voudrait que nous arrachions cette immense page, la plus belle de notre histoire! Et l'on voudrait nous ramener à la monarchie absolue, c'est-à-dire aux servitudes du moyen-âge! Et l'on voudrait que, bâtards dégénérés, nous nous fassions les contempteurs de l'œuvre de nos grands aïeux!!

Allons donc! allons donc! hommes de la Réaction, vous n'y songez pas! vous ne pouvez pas sérieusement espérer que nous nous livrerons pieds et poings liés à votre despotisme. N'entendez-vous pas, en ce jour anniversaire, les acclamations des peuples? L'ordre moral de M. de Fourtou (pour faire suite à l'ordre moral de M. de Broglie) nous empêche, en République, de célébrer la prise de la Bastille, et, républicains que nous sommes, nous nous inclinons devant la loi; mais ce que tous les Fourtou, tous les Broglie, tous les tyrans ligués ne peuvent et ne pourront jamais empêcher, c'est la communion de la pensée, de l'espérance et du souvenir, qui nous lie les uns les autres. Nous ne ferons point de banquet, mais, appliquant le principe de la Fraternité, nous enverrons des secours aux victimes de la haine monarchique et bourgeoise; — nous ne porterons pas de toasts aux vainqueurs de juillet, mais nous nous montrerons dignes d'eux en luttant et combattant sans repos ni trêve contre les ennemis de la Liberté; nous ne ferons point vibrer les airs de nos vivats à la République, mais nous prouverons notre amour pour elle, en pratiquant les austères vertus civiques qui sont inscrites dans la Déclaration des droits; et rien ne pourra déroger contre nos immortels principes: nous répandrons, selon notre pouvoir, l'instruction et la science, ces grandes démolisseuses du mal, dans les classes populaires; hommes de tribune, de journal ou d'atelier, nous prêcherons l'indépendance politique et la libre pensée religieuse; nous flétrirons le crime partout où il se trouvera, sans crainte des criminels; nous attaquerons, nous saperons par la plume, la parole ou l'action les pouvoirs liberticides;

nous dénoncerons les vendus et les traîtres; nous attacherons au front des coquins l'anathème vengeur; nous resterons les dignes fils des prolétaires titanesques de notre grande Révolution. Et c'est ainsi que nous honorerons leur mémoire.

Hommes aveugles, haineux et féroces, monarchistes et bourgeois, nous vous plaignons! Que voulez-vous faire, pauvres pygmées, que voulez-vous empêcher? Ce n'est pas nous qui vous frappons, c'est le ridicule, et vous savez que dans notre pays, le ridicule tue; voyez plutôt l'effet produit par le manifeste naïf du comte de Chambord, et allez demander à M. Lucien Brun de combien d'hommes se compose son armée. Vous avez sans doute connaissance de cette fable de La Fontaine qui a pour titre *Le serpent et la lime*? Méditez-la, méditez-la, c'est pour vous qu'elle a été écrite. L'œuvre de 1789, c'est la lime, et tous les serpents réactionnaires s'y briseront les dents.

Vous avez pu, par suite de la sotte clémence, de la stupide générosité du peuple, élever sur les débris de la Bastille de pierre, une nouvelle Bastille morale; vous avez voulu emprisonner l'idée, mettre les menottes et un bâillon à la pensée! Mais les temps marchent; les hommes s'instruisent, les tyrannies — industrielle, politique ou religieuse, — vont disparaître à tout jamais; la paix, la fraternité, l'égalité, le travail vont régénérer la terre; les peuples ne sont plus ennemis n'ayant plus de maîtres; l'homme n'est plus méchant n'ayant plus de jésuite; et de même que sur l'emplacement que la Bastille avait couvert de sa terreur et de son ombre, nos aïeux écrivirent: « *Ici l'on danse* » — de même, sur les ruines du vieux monde, sur les débris des esclavages passés, nous élèverons le temple de l'Harmonie universelle, portant gravée dans le marbre de son fronton cette inscription ineffable: « *Ici l'on aime!* »

Oh! nous vous entendons ricaner et nous appeler utopistes! Vous devriez pourtant savoir — l'histoire vous le dit à chaque ligne — qu'il arrive fatalement un jour où les plus incroyables utopies deviennent de formidables réalités.

Et maintenant, ô petits hommes, bavez, hurlez, écumez à votre aise; expectorez vos plus dégoûtantes injures, vomissez vos plus ignobles insultes. La mémoire des vaillants qui prirent la Bastille, tuèrent la Royauté et décapitèrent le tyran est hors de votre portée; elle plane au-dessus de vos petites têtes comme l'aigle au-dessus du reptile, et si, dans la nation qu'ils ont voulu faire libre (grande œuvre que nous terminerons) vous êtes quelques centaines à leur jeter la pierre, nous sommes des millions pour les bénir et les acclamer. Ils nous ont montré la voie, indiqué le but, et ce n'est pas votre état de siège qui nous empêchera de l'atteindre.

Après 89, 93; après 1830, 1848; après 1870, 1871! Encore un pas, deux au plus, et nous en aurons fini avec les réactions.

Un voyageur qui vient de passer quelques jours à l'hôtel est arrivé à l'heure critique de la note à payer. Le chiffre exagéré lui arrache une grimace.

— Fichtre! c'est cher, pour être dévoré par les puces.

— Ah! Monsieur, ne m'en parlez pas, s'écrie la maîtresse d'hôtel, impossible de nous débarrasser de ces affreuses bêtes! Nous avons beau faire, elles reviennent toujours.

— Il y aurait pourtant, dit le voyageur, un moyen bien simple de les en empêcher.

— Oh! Monsieur, indiquez-le moi.

— Vous n'avez qu'à leur présenter des notes comme celle-ci, et je vous jure qu'elles ne reviendront pas chez vous de sitôt.

L. MONNET.